

L'histoire de la revue et du groupe Interprétation au sein du mouvement psychiatrique et psychanalytique québécois

The history of the journal and the group "Interprétation" within the psychiatric and psychoanalytical movement in Québec

Julien Bigras

Volume 7, Number 1, June 1982

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/030118ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/030118ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Revue Santé mentale au Québec

ISSN

0383-6320 (print)

1708-3923 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bigras, J. (1982). L'histoire de la revue et du groupe Interprétation au sein du mouvement psychiatrique et psychanalytique québécois. *Santé mentale au Québec*, 7(1), 3–15. <https://doi.org/10.7202/030118ar>

Article abstract

This article reconstitutes especially the history of the group which directed the review *Interprétation*, since it also animated several other activities, seminars, colloquia, Saturday meetings, book publishings, etc. The group's interest was oriented more towards the human than the health sciences, although the latter were covered as well. But it was psychoanalysis which occupied the center of the history of *Interprétation*, a lively history, rich in colour, strewn with ambushes, with violent events; a humble history as well, on the scale of its modest means, but one which perhaps will have contributed to the international psychoanalytic movement.

L'HISTOIRE DE LA REVUE ET DU GROUPE INTERPRÉTATION AU SEIN DU MOUVEMENT PSYCHIATRIQUE ET PSYCHANALYTIQUE QUÉBÉCOIS

Julien Bigras*

Cet article reconstitue surtout l'histoire du groupe qui a dirigé la revue *Interprétation* puisqu'il animait également plusieurs autres activités, séminaires, colloques, réunions du samedi, publications de livres, etc. L'intérêt du groupe était davantage orienté vers les sciences humaines que vers celles de la santé, même si ces dernières furent également couvertes.

Mais c'est la psychanalyse qui fut au centre de l'histoire d'*Interprétation*, histoire mouvementée, riche en couleurs, parsemée d'embûches, d'événements violents; une histoire humble aussi, à la mesure de ses modestes moyens, mais qui aura peut-être contribué, un tant soit peu, au mouvement psychanalytique international.

à Monique Schneider

La revue *Interprétation* est née en 1967; elle est morte un certain vendredi soir de l'année 1981 à la suite d'un appel téléphonique d'un membre du présent groupe *Frayages* interdisant de mentionner, dans le numéro 24 d'*Interprétation* qui devait aller sous presse, que cette dernière revue s'était donnée toute entière à ce nouveau groupe, qu'elle leur offrait la Société d'Éditions, qui la publiait ainsi que tout ce qui se rattachait à la revue, les inventaires, les comptes à recevoir, les copyrights, l'autorisation fiscale de faire des reçus déduisant de l'impôt les dons faits à la Société, l'argent en banque — car il en reste encore. Les raisons de cet étrange comportement seront analysées par Élisabeth Bigras dans un autre article.

Qu'il me suffise de mentionner l'intitulé explicite de l'annonce de la fondation future de la revue *Frayages* telle que parue dans le dernier numéro de *Santé Mentale au Québec*. Je cite :

«La question : La psychanalyse est-elle mortelle? doit servir de thème à la réflexion de quelques psychanalystes, pour le premier numéro d'une revue en gestation, *Frayages*, qui sera la seule revue de psychanalyse actuellement à Montréal.» (Peraldi, 1981, p. 118)

Une note de bas de page précise que l'auteur qui a signé l'article contenant cette annonce est psychanalyste et professeur au département de linguistique de l'Université de Montréal.

Ainsi, dans l'intitulé de la réclame, l'association grammaticalement incorrecte, surtout de la part d'un linguiste, entre un futur «sera la seule revue» et un présent «actuellement à Montréal», n'a-t-elle de sens que si elle englobe également le passé. Bref, pour François Peraldi, car c'est de lui dont il s'agit, la revue *Interprétation* n'a jamais existé. C'est ce processus d'effacement ou de gommage rétroactif d'une revue et de son directeur qui sera analysé par Élisabeth Bigras.

Ce même vendredi soir, j'écrivais ma dernière note éditoriale annonçant que la revue s'arrêterait avec ce numéro 24 intitulé «La petite fille» et que je dédiais à mon ami Gaston Miron.

Je vais essayer de me tenir le plus près des faits qui se sont passés au cours de l'histoire de cette revue et d'être le plus fidèle possible à l'esprit de ceux qui ont animé le groupe *Interprétation*, puisque la revue était une activité parmi d'autres dont s'occupait ce dernier qui organisait aussi séminaires, conférences, journées d'études, réunions du samedi à la Maison Rouge et publications de livres.

De même, la collection *Interprétation* chez Hachette à Paris ainsi que la collection *Lectures* aux Presses de l'Université de Montréal n'ont été que des solutions de rechange offertes par les

* L'auteur est psychanalyste et écrivain. Il a dirigé pendant près de 20 ans les destinées de la revue et du groupe *Interprétation*.

deux maisons d'éditions à la continuation de la revue *Interprétation* en tant que telle, au moment où cette dernière éprouvait des difficultés financières, soit de 1972 à 1978. Il faut ajouter à ceci le numéro double 11-12 de la revue *Études Freudiennes* paru à Paris en 1976, que j'ai dirigé, numéro intitulé *Écueils* mais qui devait être publié dans la revue *Interprétation* sous le titre *La psychanalyse, qu'ossa donne?*

En somme, il convient de souligner que si la revue a connu d'abord une interruption temporaire en 1972 et définitive en 1981, le groupe a toujours continué ses activités sous une forme ou sous une autre.

LA REVUE INTERPRÉTATION ET LA FRANCE

Mentionnons d'abord que pour les lecteurs français, la revue *Interprétation* aura été placée sur le même pied que les autres revues intéressées principalement à la psychanalyse ainsi qu'en témoigne le passage suivant de *l'Histoire de la Psychanalyse en France* de Ilse et Robert Barande :

«*Interprétation*, écrivent-ils, revue trimestrielle multidisciplinaire franco-canadienne, a paru depuis 1967 au Canada et ensuite chez Hachette, Paris; elle est dirigée par Julien Bigras.» (Barande, I. et R., 1975)

De plus *Interprétation* y est mentionnée en deuxième place, tout de suite après *La Revue Française de Psychanalyse*. Puis viennent les autres revues qui existaient en 1975, date de parution du livre des Barande, soit *Scilicet*, *Topique*, *La Nouvelle Revue de Psychanalyse*, également interdisciplinaire, *La Psychiatrie de l'Enfant* et enfin *Études Freudiennes*.

Cette reconnaissance était tout à fait naturelle pour nous, étant entendu, surtout entre Conrad Stein qui faisait partie de la revue *Interprétation* et moi-même, qu'*Interprétation* ne serait pas une revue locale; elle serait internationale ou ne serait pas.

Ce niveau se reflétait également quant à la vente de la revue qui se partageait ainsi : 60% en Europe et 40% au Québec, pour une moyenne de 1 200 exemplaires vendus par numéro, ce chiffre comprenant les abonnements. Quant à l'origine des textes, 60% d'entre eux provenaient du Québec et 40% d'Europe. En tenant compte de cet élément, on peut donc dire qu'il s'agissait surtout

d'une revue québécoise, ayant son siège social à Montréal.

Si j'aborde tout de suite les rapports entre *Interprétation* et la France, c'est que deux articles récents vont me servir d'aiguillon et d'entrée en matière. Il s'agit de l'article de F. Peraldi (1981) déjà mentionné et qui s'intitule «La psychanalyse se meurt, la psychanalyse est morte, vive la G.R.C. psychiatrique!» paru dans *Santé Mentale au Québec*, et celui de Michel Larivière (1981) intitulé «L'Analyse au Canada» ou «un aboiement de chien dans l'Église», publié dans la revue *Ornicar?* à Paris.

Le texte de Peraldi comprend des points fort importants et lourds de conséquence. J'y reviendrai. Je déplore, bien sûr, qu'aucune mention ne soit faite de la place tenue par le groupe *Interprétation* dans l'histoire du mouvement psychanalytique canadien et international. Il contient aussi des positions théoriques contestables. Pour Peraldi, la seule lecture possible de l'œuvre de Freud ne peut se faire que selon la grille lacanienne et encore s'agit-il de la grille la plus réductrice, celle que l'on nomme la théorie des mathèmes. À cet égard, je suis pour ma part incapable d'accepter cette affirmation, par exemple, que le phénomène physique (et encore moins le phénomène psychique) soit réduit à une simple équation. «Avant d'être un fait, écrit-il, le phénomène physique est une équation». (p. 110).

Les psychanalystes d'ici seraient atteints, selon Peraldi, d'alexie mentale en ce sens qu'ils ne savent pas lire; pire, ils ne peuvent même pas lire Freud car il leur faudrait d'abord apprendre à lire Lacan, ce dont ils sont incapables. Michel Larivière est beaucoup moins nuancé mais porte au fond le même jugement sur le psychanalyste d'ici. Le portrait, reproduit par Larivière, de cet analyste québécois, esprit buté, endormant, stérile, homme de pouvoir et d'une ignorance crasse, pratiquant une vulgaire psychanalyse médicale et psychologisante à l'anglo-saxonne, mériterait quelques corrections que je vais tenter d'apporter en commençant par certains points de détails tirés du texte même de Larivière et qui en disent long sur les procédés qu'il utilise.

Il y aurait des exceptions très isolées, selon Larivière, dont François Peraldi, qu'il cite dans sa dernière référence : «Je renvoie, écrit-il, à l'ar-

ticle de F. Peraldi «La psychanalyse américaine», *Brèches* n° 7, Montréal, 1977.» Or le vrai titre de ce texte est «Psychanalyse France-Amérique», par Julien Bigras et François Peraldi (1977). Mais le plus grave pour celui qui se déclare partisan des retours aux sources est que ce texte n'est pas un original. Il s'agit de la traduction d'un texte newyorkais, écrit directement en anglais par Peraldi et moi-même et qui s'intitule «French and American Psychoanalysis». Il constitue le premier chapitre d'un livre collectif publié par Columbia University Press *Psychoanalysis, Creativity and Literature*, lequel reproduit les actes d'un colloque ayant réuni des psychanalystes français (dont Leclaire, Green, Pontalis, René Girard, Doubrowsky), ainsi que des psychanalystes américains et québécois à la New York University. Tout le sens de l'article de Larivière aurait été changé s'il avait cité le texte d'origine en ce qui a trait à l'ouverture d'esprit des psychanalystes d'ici, car ce colloque se situe dans le cadre d'un intense dialogue franco-américano-québécois auquel ont participé des psychanalystes de diverses tendances. C'est Peraldi de Montréal et Alan Roland de New York qui dirigent ces échanges mais le groupe *Interprétation*, dont Peraldi faisait partie à l'époque, a participé et collaboré pleinement avec eux tant ici à Montréal qu'à New York. Le procédé de Larivière avait l'astuce de gommer deux faits évidents; d'abord que Peraldi n'est pas en ce pays-ci une exception parmi les déviances mais surtout qu'un important groupe d'analystes, celui d'*Interprétation*; se trouve rayé de la carte. Pas un mot sur ce groupe dans le texte de Larivière.

À ces «oublis» s'ajoutent, dans le cas de Peraldi, des attaques personnelles et directes contre des auteurs qui ont publié dans *Interprétation*, contre Roger Dufresne et Jean-Louis Saucier, et contre Noël Montgrain et la revue *Interprétation*, cette fois nommément, qui, dans la revue québécoise *Spirale* (mai 1981), ont subi les foudres méprisantes de cet auteur. Je reviendrai plus loin sur ces trois auteurs puisque ce n'est que sur des points de détails que Peraldi les a accrochés. Parfois, Peraldi ne frappe pas aux bons endroits.

Quant à Larivière, il dénonce l'article d'André Lussier paru aux *Études Freudiennes*, n° 1-2. André Lussier ne serait intéressé qu'à sauvegarder le pouvoir et les gros sous que lui procure sa pratique de

didacticien entre autres. Et je rassure tout de suite le lecteur que j'en achève avec le papier de Michel Larivière en soulignant que pour lui aussi «il est impossible d'articuler quoi que ce soit de la psychanalyse ici (au Canada) sans parler de Lacan» (p. 179).

Car moi aussi je vais parler de Lacan et je vais, de plus, parler de Conrad Stein. S'il existe une lecture critique, je veux dire rigoureusement critique, de l'œuvre de Freud, c'est bien celle de Stein qui fut mon maître. Et si je fus un des deux piliers du groupe *Interprétation*, Stein fut bien l'autre. En outre, Stein, et tous les psychanalystes sont d'accord sur ce point, a exercé une profonde influence sur la psychanalyse au Québec et en France. J'ajoute que Piera Aulagnier, fort connue en France, aura joué elle aussi un rôle important à la revue *Interprétation* et au sein du mouvement psychanalytique québécois. Mais pour en finir avec Michel Larivière qui péremptoirement parle au nom de Lacan, ne vaudrait-il pas mieux qu'il sache ce que Lacan lui-même en dit, ce qu'il dit de Stein et de Bigras, par exemple, alors même qu'ils n'ont jamais été lacaniens?

Dans ce même numéro d'*Études Freudiennes* n° 1-2, où Lussier a droit à des attaques personnelles, ont également été publiés des articles de Conrad Stein (1969) et de moi-même (Bigras, J., 1969). Or Lacan, dans la foulée des événements de mai 68, et devant plus de huit cents personnes, à Vincennes, s'est prononcé sur ce numéro et sur les deux articles en question. (Larivière les a-t-il lus? A-t-il lu le compte rendu fidèle des propos de Lacan qui en a été fait dans le *Magazine Littéraire* de février 1977, n° 121?).

Je cite Lacan :

«Il est sorti quelque chose comme ça qui s'appelle les *Études Freudiennes*. Je ne saurais trop vous en recommander la lecture (...) Si je vous le conseille, c'est parce que ce sont des textes très, très bien (...). À part un article de celui qui le dirige (Conrad Stein donc) et dont je ne saurais dire trop de bien, vous avez des énoncés incontestablement contestataires contre l'institution psychanalytique. Il y a un charmant, solide et sympathique Canadien qui dit ma foi des choses très pertinentes...» (p. 22).

Ce Canadien, c'est moi et cela m'a valu une soirée en tête-à-tête avec Lacan qui s'est prolongée jusqu'à quatre heures du matin.

Au lecteur du présent article de juger de la pertinence du gommage pur et simple fait par Peraldi et Larivière du groupe *Interprétation*, groupe contestataire, ce qui ne veut pas nécessairement dire destructeur, même à l'endroit des institutions contestées; groupe qui n'a jamais appartenu ni à la *Société Canadienne de Psychanalyse*, ni à l'*I.P.A.* (*L'International Psychoanalytic Association*) et qui a œuvré plus que tout autre groupe au Canada pour la psychanalyse, si on s'en tient à sa seule production scientifique.

Je reviendrai plus loin sur l'importance d'avoir maintenu des liens très serrés avec l'Europe et surtout sur l'influence qu'exerça auprès du groupe Conrad Stein dont les exigences et la rigueur sont connues de tous les psychanalystes.

INTERPRÉTATION ET LA PSYCHIATRIE

Je voudrais d'abord mentionner qu'à l'origine, la psychiatrie n'était même pas impliquée dans le projet de la revue. Le premier projet fut conçu en 1965 par le poète Jacques Brault, le philosophe et psychanalyste Pierre-Guy Blanchet et moi-même. Je le mentionne car ce projet constituait pour moi un véritable rêve et même plus. En effet il correspondait à la revue idéale que j'aurais aimé produire, une revue qui se serait consacrée à la pratique psychanalytique et à l'écriture, ainsi qu'aux rapports entre l'écriture psychanalytique et l'écriture littéraire. Disons, en passant, que pour ce qui est de la littérature, notre projet initial s'adressait surtout aux écrivains préoccupés par l'exploration de la vie psychique ou intérieure. Malheureusement, Pierre-Guy Blanchet est mort dans un accident et le projet a dû changer de cap. Je vais quand même préciser davantage la nature de ce rêve car il m'a accompagné tout au long de l'histoire d'*Interprétation* et comme j'ai toujours eu un droit de veto (que je n'ai jamais exercé), un rêve de ce genre a sans doute profondément marqué, même à mon insu, le devenir d'*Interprétation*. En somme, nous aurions voulu qu'il y ait un théoricien à la fine pointe de la psychanalyse, et ce rôle aurait été rempli par Pierre-Guy Blanchet ainsi qu'en témoigne René Major (1967) dans le premier numéro d'*Interprétation*, consacré à Pierre Blanchet :

«Toute contribution future à la question du symbolisme, écrit Major, demeure en attente de l'important travail (...) auquel se consacrait depuis

quelques années Pierre-Guy Blanchet avec l'admirable rigueur scientifique que sa probité intellectuelle lui inspirait.»

«C'est aussi marquée au sceau d'un vaste savoir, d'une extrême sensibilité et d'une profonde réflexion que s'effectuait pour Blanchet la recherche de la vérité. À vingt ans, licencié en philosophie, sa thèse portait sur «Les discernements perceptifs et relationnels». Deux ans plus tard, à la Faculté des Lettres, il consacrait une thèse à Bachelard, philosophe de l'imaginaire : «L'image littéraire et ses quatre éléments». En plus de son savoir littéraire et philosophique, il s'était initié à l'histoire de l'art, à l'anthropologie, à la linguistique moderne et possédait déjà une solide connaissance de l'œuvre de Freud» (p. 3).

Pour ce qui est de Jacques Brault, je lui dois une profonde reconnaissance car c'est à ma collection *Lectures*, aux Presses de l'Université de Montréal, qu'il a confié la publication de son livre *L'en dessous, l'admirable*, qui constitue, selon moi, la plus puissante exploration que je connaisse des couches les plus cachées et les plus mystérieuses de la vie psychique (Brault, J., 1975). Un extrait de ce livre avait d'ailleurs déjà été publié dans le n° 11-12 d'*Études Freudiennes* à Paris.

Mais Pierre-Guy Blanchet est mort subitement et, sans sa présence, le projet tel qu'il avait été conçu à l'origine devenait irréalisable. Cependant, à l'hôpital des Laurentides, un psychiatre cultivé, André Saint-Jean, personnage un peu étrange mais intéressé au plus haut point à la circulation des idées et le directeur de ce même hôpital, Marcel Lemieux, lui aussi un homme charmant, m'ont demandé de fonder une revue que leur hôpital financerait. J'en serais le rédacteur en chef à cause des nombreux contacts que j'avais à Paris. Il était acquis que cette revue serait interdisciplinaire et que j'aurais un droit de veto. Par courtoisie pour Marcel Lemieux et pour Pierre Labbé qui l'a remplacé, pour André Saint-Jean et pour Carlo Sterlin qui lui a succédé, il est tout à fait indiqué que je consacre un chapitre à la place qu'a tenue la psychiatrie dans la revue.

Mais je dois d'abord mentionner la radicale critique que Peraldi fait, dans l'article ci-haut mentionné, de «la pan-psychiatrie nouvelle (psychologues, travailleurs sociaux, infirmiers psychiatriques, thérapeutes en tous genres voire psychanalystes,

tous unis sous la férule du psychiatre et de son administration». (Peraldi, F., 1981, p. 107)

La question soulevée par Peraldi est d'une importance capitale. Autrement dit, historiquement, il y aurait eu passage d'une psychiatrie asilaire (dont certains, y compris moi-même, se sont déjà humoristiquement déclarés nostalgiques étant donné l'activisme inhumain auquel sont parfois soumis les nouveaux malades), passage donc d'une psychiatrie asilaire à une pan-psychiatrie du type répressif et abrutissant, passage dont la charnière aurait été la mise en place de la psychiatrie dite communautaire. Aujourd'hui, je ne peux me prononcer sur cette question puisque j'ai quitté l'enseignement universitaire et la pratique hospitalière depuis près de dix ans.

Je connais toutefois quelqu'un qui serait en mesure d'aborder de front cette question puisqu'il en a été témoin. C'est Jacques Ferron. Ceux qui ont lu les quelques extraits de son projet de livre, *Le Pas de Gamelin*, dans l'*Information médicale et paramédicale* (1981) ont déjà pu déceler la terreur que lui ont inspirée certaines pratiques psychiatriques dites modernes. L'avantage de Ferron est double. D'abord, sachant si bien raconter, il ne s'«enfargerait» pas dans les fleurs du tapis. Mais surtout, n'utilisant pas de grille fixe et rigide, il parviendrait à reproduire correctement l'ambiance particulière qu'une certaine psychiatrie moderne a réussi à introduire dans le milieu, celui des fous notamment.

Partant de là, examinons si nous, de la revue, avons abordé cette question précise. La réponse est positive mais nous l'avons malheureusement fait bien timidement. Disons tout de suite que je me suis battu sur un point particulier de la question, contre Denis Lazure notamment qui m'a toujours reproché d'être «out of the main stream» (sic et en anglais dans une lettre de reproches). Je n'ai jamais accepté le fait que la psychanalyse soit considérée comme une branche de la médecine ou de la psychiatrie. Et j'ai toujours exigé de ne travailler que comme psychanalyste à l'hôpital et à l'université. Il n'a jamais été question pour moi que ma pratique à l'hôpital soit autre que celle que j'exerçais à mon bureau privé. Cette position, je l'ai défendue également dans la revue qui a consacré un numéro double à la question, numéro intitulé *Psychanalyse et/ou Institutions*

psychiatriques. Mais il ne se dégage pas de ce numéro une véritable théorie globale, ni une critique approfondie des problèmes institutionnels et de leur traitement par la théorie freudienne. Nous avons quand même réussi à faire circuler des idées, dont certaines ont continué à faire leur chemin (cf. Jean Bossé, 1970, entre autres).

Il faut aussi mentionner la présence de Carlo Sterlin (1970) qui, lui, défendait une position contraire à celle de Jean Bossé. D'après Sterlin, les psychanalystes veulent avoir «les mains propres». Or le psychanalyste, qu'il le veuille ou non, selon Sterlin, est solidaire et inéluctablement engagé dans les divers lieux où pourrait se situer son action, à savoir le bureau privé, les cliniques externes, les asiles, les prisons, etc. Le psychanalyste qui fuit les «mauvais lieux», les asiles et les prisons, par exemple, échappe à la «mauvaise conscience» en se réfugiant dans la «fausse conscience». Mais, toujours d'après Sterlin, c'est peut-être en se maintenant dans les «mauvais lieux» que la psychanalyse aurait ses plus grandes chances de progrès.

Carlo Sterlin a d'ailleurs dirigé lui-même un numéro d'*Interprétation* sur ce problème précis (vol. 2, n° 3), intitulé *Psychanalyse et engagement*. Je noterai, en passant, que je n'ai pas mis mon veto sur l'article de l'ex-président de l'I.P.A., Serge Lebovici (1969), paru dans ledit numéro, malgré la menace de démission de Conrad Stein qui ne supportait pas ce genre d'écrit.

Concernant ce numéro, je ferai le même commentaire. La critique n'est pas assez poussée, pas assez articulée, pas assez radicale, à mon avis tout au moins.

Par ailleurs, je dois aussi faire remarquer que la pensée la plus articulée concernant une théorie de la psychiatrie en tant que telle restera selon moi celle d'Henri Ey (1967). (Et en passant, nous avons toujours été reconnaissants envers lui pour la précieuse collaboration que lui et sa revue *l'Évolution Psychiatrique* apportaient à la nôtre.)

Carlo Sterlin, lui aussi, a développé une théorie articulée concernant la psychiatrie en soi, bien que je sois en désaccord avec lui sur les rapports entre la psychiatrie et la psychanalyse.

J'ai mentionné le rôle majeur qu'exerçait Denis Lazure dans la promotion de la psychiatrie communautaire. Qu'il soit bien clair, ici, que je n'ai

jamais été contre le principe si cher à Lazure selon lequel tout le monde a droit aux mêmes services. C'est même pour cette raison que je suis resté à l'hôpital aussi longtemps que j'ai pu le faire. J'ai quitté lorsqu'il m'est devenu personnellement impossible d'y exercer comme psychanalyste.

Une autre remarque s'impose concernant la psychiatrie : j'étais personnellement beaucoup plus près de la position de Camille Laurin qui, sans contredit, a le plus contribué à faire revenir les psychanalystes au Québec et à les intégrer dans les hôpitaux. Pareillement, je n'oublierai jamais les années où j'ai travaillé de très près avec Karl Stern, en 1954, 1955 et 1956, durant mes études de médecine. Stern fut mon premier vrai maître.

Enfin, le lecteur devinera que la psychiatrie ne constituait pas une véritable préoccupation pour la revue. Mais il est bien évident que la psychiatrie demeure un domaine majeur à couvrir et sa pratique doit continuer d'être réexaminée par les chercheurs en santé mentale. Cependant, je ne pouvais, par souci d'honnêteté, m'éparpiller et aborder sérieusement un sujet qui allait de plus en plus dépasser ma compétence.

INTERPRÉTATION ET LES SCIENCES HUMAINES

Interprétation a toujours favorisé les questionnements qui venaient des diverses sciences humaines. Même si le développement de ces questionnements n'était pas toujours poursuivi, nous sommes fiers d'avoir publié des articles majeurs dans plusieurs domaines. Je voudrais souligner la publication de quelques-uns de ces grands textes avant d'aborder les questionnements qui, eux, connurent d'importants développements : en linguistique et sociologie, «Signes absolus et signes relatifs», de Vincent Lemieux, vol. 1, n° 3, 1967 ; en anthropologie, «L'hôte maladroite, essai d'analyse d'un conte montagnais» de Rémi Savard, vol. 3, n° 4, 1969 ; en philosophie, «La pensée par couple et l'Inconscient» de Claude Lagadec, vol. 2, n° 3, 1968, ainsi que «La Paternité» de Paul Ricœur, vol. 3, n° 1 et 2, 1969 ; en sociologie, «Réflexions préliminaires : le père et l'héritage» de Fernand Dumont, vol. 2, n° 1 et 2, 1969 ; en critique littéraire, «Lueur» de Madeleine Gagnon, n° 21, 1978, et «La critique interminable» d'André Brochu, n° 21, 1978.

Deux domaines toutefois connurent des suites importantes. D'abord le domaine de la pédagogie abordé par Bernard Jasmin (1968) dans l'article «Réflexions sur la mythologie de Rousseau et la conception actuelle de l'éducation» ainsi que celui de Pierre Mathieu (1968) «La pédagogie, discipline de l'interprétation», tous deux publiés dans le vol. 2, n° 1, 1968. Les deux articles eurent des échos en France, mais celui de Mathieu surtout s'inscrivait dans une réflexion suivie au cours de réunions, de séminaires et de petits colloques qui furent consacrés à cette question. À ces deux articles, il faut ajouter un texte de Bruno Bettelheim (1973) «Psychanalyse et éducation».

Mais aussi étonnant que cela puisse paraître, c'est la théologie qui allait connaître les développements les plus spectaculaires, grâce à l'article de Jacques Pohier qui avait été présenté au congrès d'*Interprétation sur le Père*. Jacques Pohier, de l'avis même de Paul Ricœur, est considéré comme un des plus grands théologiens contemporains et son article «La primauté du Père comme attribut du Fils dans la foi chrétienne», vol. 3, n° 1-2, (Pohier, J., 1969) mériterait une critique approfondie tellement il frappe par sa rigueur et surtout par la nouveauté de l'approche toute personnelle que l'auteur a de son rapport à Dieu. Faute d'espace, je dirai seulement que ce texte m'a saisi par sa clarté. Comment peut-il en être autrement ? La paternité de qui que ce soit, même de Dieu, ne peut exister que si elle est sanctionnée par le fils. Je l'ai expérimenté moi-même un jour où j'avais donné un ordre stupide à un de mes fils qui me répliqua du tac au tac : «Mais tu te prends pour mon père, on dirait.» Je fus interdit, estomaqué par sa réponse. Mais n'est-ce pas là la preuve par l'absurde que l'agrément du fils est nécessaire au père dans l'exercice même de sa paternité ! Bref, c'est la parole du fils et peut-être surtout de la fille qui fonde la fonction paternelle elle-même. En passant, le rôle exemplaire de la parole de la petite fille dans l'instauration d'une authentique paternité basée sur des rapports de réciprocité plutôt que de force entre le père et l'enfant est une idée qui m'est venue à l'esprit à la lecture du merveilleux livre de Jacques Ferron (1978), *l'Amélanchier*.

Mais revenons à Jacques Pohier qui, par la suite, a continué à développer sa pensée et a publié finalement un livre intitulé *Quand je dis Dieu* (Pohier, J.,

1977). Quel beau titre ! Dans ce livre, tout comme dans l'article sur le père, la pensée coule de source. La démarche est personnelle, souffrante bien sûr, mais jamais péremptoire, jamais autoritaire ; le contraire de ce à quoi nous avions habitués les textes théologiques parus jusqu'à ce moment-là.

Les réactions à ce texte furent très vives de la part du Vatican qui frappa son auteur d'interdiction d'enseignement, lui qui était directeur du Saulchoir, l'équivalent pour les Dominicains français de ce qu'est le Grand Séminaire de Montréal pour les prêtres d'ici. Pire ! Le Vatican frappa Pohier d'interdiction de prédication, alors que cette communauté se consacre essentiellement à cette fonction dans l'Église. Malheureux Jacques Pohier ! Cependant, moi, fils ingrat de cette église catholique et romaine, j'étais fier d'avoir contribué, un tout petit peu s'entend, à faire trembler le Vatican. *Interprétation*, devrais-je corriger, salue cet événement comme un fait historique et je ne crois pas exagérer cette fois.

INTERPRÉTATION ET LA PSYCHANALYSE

Avant d'aborder cette question proprement dite, je tiens d'abord à parler d'une critique que l'on m'a faite. On a souvent reproché à la revue *Interprétation* d'avoir créé une chapelle, ce à quoi je réponds catégoriquement que jamais il n'en fut ainsi. Et je mets au défi quiconque de trouver une seule revue qui ait publié des auteurs aussi différents les uns des autres, et faisant partie de groupes, d'associations ou d'institutions aussi diverses. Nous sommes même allés jusqu'à publier des adversaires déclarés comme Lebovici et Stein. D'ailleurs, la liste des psychanalystes étrangers de même que celle de ceux d'ici qui ont publié chez nous constituent l'argument le plus convaincant pouvant appuyer ma réponse. Parmi les étrangers, nous retrouvons Jung (oui, nous avons publié un inédit du grand Jung) (1979), Stein, Kahn, McDougall, Bettelheim, Rycroft, Fromm-Reichman, Kohut, Kernberg, Vézy-Wagner, Fain, Gillibert, Leclair, Harrison-Covello, les Barande, Lebovici, Minor, Sempé, Covello, Neyraut-Suttermann, Cournut-Janin, Stewart, Major, David, Rosolato, Misès, Géahchan, Aulagnier, Green, Azoulay, Cournut, Frécourt, Israël. Et parmi les psychanalystes d'ici, nous retrouvons la même totale diversité : Du-

fresne, Montgrain, Peraldi, Couvrette, Mathieu, les Bigras, Zavitzianos, Imbeault, Garon-Léonard, Lanctôt-Bélanger, Hainault, Brodeur, Bossé, Boulanger, Charron, Langlois, Saucier, Lebeuf, Lussier, Da Silva, Warnes, Scott, Buies, Labbé, Vasquez.

Je crois que ces deux listes parlent d'elles-mêmes et peuvent répondre définitivement à cette critique. Bref, le fait de diriger une revue avec fermeté, ce que je confesse avoir fait, n'implique pas nécessairement que l'on s'en sert pour n'y publier que les copains.

Et maintenant, en examinant rapidement l'histoire d'*Interprétation* et de la psychanalyse au Québec, je constate qu'elle fut marquée, pendant les vingt dernières années de son existence, par trois événements importants auxquels il faudrait ajouter l'arrivée de Peraldi au pays.

Le premier événement constitue le retour au Québec, au milieu des années 60, d'un groupe de psychanalystes dynamiques formés en France et qui voulaient vraiment transformer l'institution psychanalytique d'ici, la *Canadian Psychoanalytic Society* où il y avait peu de place à l'époque pour une pensée et un enseignement authentiquement français. Ce groupe comprenait, entre autres, Dufresne, Bossé, Saucier, Montgrain, Brodeur et moi-même, pour ne nommer que ceux qui se sont le plus battus pour que des changements radicaux aient lieu dans l'Institution. Nous avions l'habitude, à Paris, de travailler au sein de séminaires continus, lesquels se réunissaient pendant des années autour de questions qui les intéressaient. Les jeunes psychanalystes en formation pouvaient ainsi travailler de très près, dans une atmosphère d'intimité et pendant longtemps, avec des collègues plus âgés qui forcément parvenaient à rendre compte de leur pratique, leur pratique personnelle, et non uniquement celle d'auteurs aussi lointains et aussi abstraits que s'ils eussent été chinois.

Pour être très clair, il y a pour moi une question préalable à poser à celui qui enseigne la psychanalyse : « Qu'est-ce qui se passe vraiment dans ton cabinet avec tes patients ? » Je veux bien écouter ta théorie, si compliquée soit-elle, mais d'abord, raconte-moi ce qui se dit textuellement entre ton patient et toi et ce qui s'y joue effectivement, et surtout, j'aimerais connaître, jusque dans les moindres nuances, l'ambiance particulière des rencontres entre toi et ton patient. En un mot, quel est

le secret de ta pratique? Cette question fondamentale, je ne cesse de la crier depuis que j'enseigne. Il faut donc des séminaires, de vrais séminaires, où les psychanalystes aient le temps de se connaître et de se comprendre vraiment.

Ce qu'on désignait ici comme séminaires, au milieu des années 60, tenait davantage des cours magistraux ou des «séminaires de textes». Plus le professeur était érudit, plus il avait de succès, même s'il était absolument impossible de connaître ce qu'il en était de sa vraie pratique.

Il y avait donc ici un système de cours appelés «seminars», échelonnés sur quatre ans. L'étudiant passait de la première année à la deuxième, puis à la troisième pour graduer à la fin de sa quatrième année, tout comme à l'école primaire. Ce système prit fin, du côté français, avec la fondation de la *Société Psychanalytique de Montréal*, en 1969, qui regroupait les membres de langue française de la *Canadian Psychoanalytic Society* et où nous obtenions — ô miracle! — nous, les pauvres «adhérents», droit de vote. Parallèlement, des séminaires de type français étaient mis sur pied au cours desquels une pensée personnelle parvenait à se développer grâce à un travail de longue haleine et une implication de plus en plus grande de chacun des membres au sein du groupe.

Il y eut, entre autres, le séminaire «sur la situation actuelle de la psychanalyse», de 1970 à 1972, qui visait à repenser toute la vie scientifique de notre Société et notamment la question de la transmission de la psychanalyse. À ce groupe, ont participé Dufresne, Bigras, Saucier, Bossé, Brodeur, Moreault et Zavitzianos. Je dois spécialement mentionner, parmi les nombreux séminaires, celui de Jean-Louis Langlois, puisque nous avons eu l'honneur d'avoir une présentation de sa part d'un compte rendu des importantes recherches qu'il poursuivait, lors d'une rencontre du samedi à la Maison Rouge.

Donc, à la fin des années 60 et au début des années 70, il y eut une véritable vie scientifique créatrice, jeune et enthousiaste et de surcroît hautement appréciée par les invités de Paris qui venaient régulièrement faire des séjours ici. C'est de cette vie qu'*Interprétation* s'abreuvait à grand goulot, tout en recevant un apport dynamique aussi important des milieux d'Europe. À l'intérieur du groupe *Interprétation*, cette même vitalité se

poursuivait, car si les deux groupes, la *S.P.M.* et *Interprétation* sont toujours demeurés séparés, il y avait toujours travail en commun au niveau des individus.

Le deuxième événement historique qui s'est produit simultanément à celui dont je viens de parler fut la tenue à l'Université de Montréal du congrès *Interprétation* sur *Le Père* en novembre 1968.

Ce congrès, qui a été un grand succès, faisait la preuve par neuf qu'une pensée psychanalytique d'inspiration française était possible à Montréal et qu'elle avait désormais pignon sur rue. La notion de paternité y fut remise en question surtout par Stein (1968) et Pohier et cela arrivait à point. Personnellement, je percevais déjà que le complexe d'Oedipe de Freud centré sur *le père*, devait être réexaminé de fond en comble. Déjà, je m'intéressais à une figure de l'inconscient dont les lois étaient autrement plus redoutables que les lois du père, ainsi qu'on pourrait les appeler. Bref, mes recherches, à l'époque, portaient sur «le monstre maternel» (Bigras, J., 1970). Le maternel prenait d'ailleurs de plus en plus de place dans les recherches faites ici (Dufresne 1979, Montgrain 1981, Garon-Léonard, etc.) et en France même, chez beaucoup de lacaniens. Et c'est récemment que j'ai pu constater, en tentant d'articuler les positions de Stein sur «la mère monstrueuse, vampirique et perverse», à mes propres positions sur «le monstre maternel», que j'ai compris que le congrès sur *Le Père* avait été déterminant quant à l'émergence dans la théorie psychanalytique de cette «figure animale assoiffée de sang et d'amour». Le problème de «la vénération» (Bigras, J., 1978), soit de Freud, soit du psychanalyste, fondamentalement considéré comme une attitude de respect à l'égard du père, allait être également interprété comme une méconnaissance de la part de Freud et de l'analyste de l'image de la mère monstrueuse que l'on porte en soi. Je cite l'article de Conrad Stein (1978) : «Oedipe superman, une lecture de Freud», d'abord paru dans *Interprétation* puis repris et réélaboré dans *Études Freudiennes* (Stein, C., 1979) :

«Les disciples de Freud croyaient trouver dans le manifeste de ses écrits la clé de leurs propres énigmes. C'est à cet aveuglement qu'il suscitait en eux que Freud lui-même est resté aveugle» (p. 44). (Peut-être François Peraldi pourrait-il examiner très attentivement la manière dont Stein lit Freud.)

Je continue de citer Stein :

«Freud, théoricien (...) devait (...) demeurer aveugle à sa propre féminité, à sa féminité monstrueuse, incarnée qu'elle était par la figure de la Sphinx» (p. 46).

Et enfin la dernière citation :

«Freud a non seulement désavoué sa féminité, mais aussi manifesté son aveuglement devant l'image de la mère monstrueuse qu'il portait en lui» (p. 47).

De mon côté, dans une série d'articles que j'ai écrits de 1970 à 1980, dont le premier fut «Le monstre maternel, un monstre muet» (1970), et le plus décisif étant «La souffrance» (Bigras, J., 1978), je poursuivais l'étude de ce registre maternel primitif. Le tout fut ensuite publié chez Laffont dans mon livre *Le Psychanalyste nu*. Une question, entre autres, se pose ici : serait-il possible que j'aie représenté pour Peraldi un monstre maternel impossible à abattre ? Mais si cela était, cela ne veut pas dire que je pourrais m'en laver les mains, l'argument «à qui la faute ?» ne pouvant jamais être tranché dans un rapport fondé sur le monstre maternel.

Dans son livre... *Elle ne le lâche plus*, François Roustang (1980) a consacré tout un chapitre, «le jeu de l'autre», à un développement très proche de celui que j'avais avancé selon quoi les transferts fondés sur la vénération obéissent, en dernière analyse, à des lois dictées par le monstre maternel. Quand le patient vénère son psychanalyste, il ne se trouve pas seulement en situation de respect devant le père mais surtout dans un état de terreur face à la mère primitive. Dans ce même chapitre, Roustang, à juste titre, souligne également l'important article de Monique Schneider (1979) «L'ordre symbolique, la dévoration et l'infanticide» qui «a montré de façon décisive, écrit-il, l'identité entre l'aspiration par le ventre maternel et la dévoration par le père symbolique» (p. 143).

Il existe toutefois une différence fondamentale entre l'image de la mère monstrueuse de Stein et celle que j'ai personnellement découverte. Stein, en raison sans doute des événements de sa petite enfance, nous la décrit comme une éternelle jouisseuse qui s'accroche à l'enfant, qui ne vit et ne jouit qu'avec lui, qu'à travers lui, bref, qui le vampirise.

Au contraire, chez moi, la caractéristique principale de la mère monstrueuse vient du fait qu'elle

abandonne d'emblée et dès le début son enfant, tout en le poursuivant ensuite pour l'éternité, tel le fantôme qui crie, qui pleure, mais qui ne se présente jamais. Même les cris et les pleurs sont inventés par l'enfant. L'enfant ne peut vivre sans sa mère ; il doit donc l'inventer, la fabriquer de toutes pièces puisqu'elle est disparue dès le début.

Ce monstre est un être de la nuit qui m'habite et avec qui je dois composer du mieux que je peux. C'est un être, ainsi que j'ai tenté de l'expliquer, que l'enfant invente parce qu'il ne peut absolument pas vivre sans sa mère. Lorsque la mère éjecte l'enfant de son ventre et de son être, il ne reste plus rien dans le trou qui est laissé derrière. C'est à proprement parler ce trou, ce rien, que l'enfant ne peut ni supporter, ni même connaître, encore moins se représenter. D'où l'incroyable activité psychique qui se met aussitôt en branle dans le but de créer ce monstre nocturne (puisque c'est dans le noir et la nuit que l'enfant a peur), monstre nocturne dont la fonction principale sera de surveiller l'enfant sans jamais lui faire défaut.

Chez Stein aussi cette figure agit la nuit. (1978, 1979) Cet être de la nuit, Stein le situe également au-delà du figurable, du représentable. Chez lui, toutefois, cette figure agit plutôt dans le sens de la séduction, la perversion, la persécution et le vampirisme. La mère s'accroche à l'enfant, s'agrippe à lui si furieusement et si fortement que tous les deux, la mère et l'enfant, en arrivent à l'extrême limite d'une jouissance ou d'une souffrance totale, conséquence directe de ce corps à corps complet. La mère et l'enfant sont enroulés l'un dans l'autre. J'exagère puisque Stein reste très discret — et pour cause puisque c'est bien ici que la plus grande prudence est de rigueur — sur les fonctions de cette redoutable figure nocturne. Il me semble toutefois que le monstre de Stein se situe davantage du côté de la vie. Ce serait un monstre actif, créateur de jouissances excessives, de poursuites effrénées, de vengeances sanglantes, mais aussi d'œuvres nouvelles, d'enfants nouveaux. Et pourquoi les ogresses ne pourraient-elles pas engendrer de petits ogres ? Mais je m'aventure sûrement trop loin, bien que je répète que le monstre de Stein, tout en étant fondamentalement pervers, n'en reste pas moins fécondant et actif.

Le monstre maternel, chez moi, s'oppose au sien en ceci qu'il pousse, ou plutôt attire, comme

un remous dans la mer, l'enfant vers un centre qui serait vide; donc vers le suicide, la mélancolie, le froid, le non-être.

Mais le plus remarquable pour moi est que ces deux figures existeraient côte à côte, conjointement, concomitamment, chez moi en tout cas; oui, elles agiraient toutes les deux en moi, la nuit surtout, et m'habiteraient l'une et l'autre. C'en est même devenu une évidence.

Il y a pire encore. Le monstre de Stein, appelons-le le monstre-vampire, servirait surtout à occulter le mien qu'on pourrait nommer le monstre-absence, et inversement. Autrement dit, parfois c'est le premier qui agit le plus fort et l'enfant est poussé à commettre des actes pervers, donc à jouir sur commande, et parfois c'est le second qui occupe la scène; celui-ci n'est pas actif, il est négatif; il attire l'enfant vers la mort et même au-delà, vers le non-être, comme je l'ai déjà dit.

Enfin, au lieu de se neutraliser, ces deux monstres exerceraient une emprise encore plus forte et plus redoutable sur la vie psychique que tout ce qu'on aurait pu imaginer jusqu'ici.

Nous en arrivons au **troisième événement** majeur, la présentation à la réunion scientifique de la *S.P.M.*, le 16 octobre 1975, de mon texte «La Souffrance» dans lequel, je le répète, je parvenais enfin à articuler, dans les grandes lignes tout au moins, la nature et les fonctions du monstre maternel. La réunion fut violente, excessivement violente. Le président de la *S.P.M.*, qui présidait également l'assemblée, disqualifia carrément le texte. Ses jugements convergeaient tous vers un même point: en aucune manière, in no way, décréta le président dix-sept fois, ce texte ne pouvait être considéré comme une œuvre psychanalytique. En tant que président de la *S.P.M.*, il m'excommunait sans se départir de son siège de «chairman», contrevenant ainsi aux prescriptions les plus élémentaires du code Morin. Je lui répondis avec violence. J'ai surtout annoncé que je venais de présenter ce texte à Paris et qu'il avait connu un tel succès que Conrad Stein me l'avait demandé pour *Études Freudiennes*. N'eût été la mort subite de Nicolas Abraham, à qui fut consacré ce numéro, «La Souffrance» (une lettre de Stein peut l'attester) en aurait constitué l'article de tête. Cet incident allait avoir des conséquences incalculables. L'exécutif de la *S.P.M.* a voté contre moi, contre moi seul, une sévère répri-

mande pour les propos que j'avais tenus contre le président lors de cette réunion. Ce reproche officiel, et qui m'est parvenu en bonne et due forme, devait être envoyé à tous les membres de la *S.P.M.* Je ne sais pas toutefois s'il devait être également envoyé aux étudiants qui avaient assisté à la réunion ou encore à tous les étudiants sans exception. La question restera toujours, bien entendu, de savoir qui, au juste, avait sollicité cette réprimande contre moi, puisqu'une telle action n'est arrivée qu'une seule fois dans toute l'histoire de la psychanalyse canadienne, et ce fut cette fois-là. En ce qui me concerne, toutefois, même si je connaissais cette personne — et plutôt au ciel que je ne le sache jamais —, ce ne serait sûrement pas à moi de dévoiler son nom. D'autant plus que ni mon propre sort ni celui du président ne comptaient vraiment en comparaison du danger extrême qu'allait encourir notre jeune et très fragile société de psychanalyse. Ce qui fut vraiment grave, c'est qu'à compter de cette date précise où fut présentée «La Souffrance», le climat à la *S.P.M.* est devenu de plus en plus répressif. Des règlements empêchèrent, à toutes fins pratiques, que des gens de l'extérieur pussent continuer de venir travailler avec nous lors des réunions scientifiques. Pire que tout; la production scientifique autochtone à la *S.P.M.* tomba subitement à zéro ou presque, au niveau des soi-disant «réunions scientifiques». Elle commence à peine à refaire surface après sept années de vaches maigres, très, très maigres. En effet, à part quelques belles conférences — bravo pour le courage de ceux qui les ont prononcées — les «réunions scientifiques» étaient devenues des occasions où il ne fallait plus se commettre, où l'on risquait de se voir excommunier.

Certains prétendent que j'aurais moi aussi contribué à semer la peur dans la maison par la virulence de mes paroles à certaines occasions. Ils ont sans doute raison et je serais porté à penser que la proximité subjective mais réelle et l'intensité des rapports que j'entretenais avec les fantômes et les monstres qui hantent les greniers de tous les enfants me rendaient particulièrement vulnérable et fragile, pouvant même me pousser à des réactions violentes en situation de danger. La pratique psychanalytique, celle qui s'occupe des vrais malades, n'est-elle pas monstrueuse du seul fait qu'elle permet le retour des fantômes? Il n'est pas exclu, mais je ne

puis l'affirmer, que le 16 décembre 1975, avec «ma souffrance», j'ai réveillé des affects qui ordinairement ne sortent jamais des greniers ni des maisons hantées. Nicolas Abraham, spécialiste en la matière, m'avait lui-même prévenu, après avoir lu mon livre *l'Enfant dans le grenier*, que j'étais loin d'être rendu au bout de mes peines, et que ce grenier allait me révéler des secrets autrement plus dangereux que ce qui en était raconté dans mon livre.

Heureusement, le groupe *Interprétation* continuait d'exister. S'il n'en avait été ainsi, l'atmosphère eût été irrespirable au pays. Les auteurs aimaient beaucoup venir présenter leurs textes aux réunions du samedi, à la Maison Rouge, qui est une grande ferme que nous possédons, ma femme et moi. Même les auteurs français, pour beaucoup, appréciaient particulièrement ce type de rencontre à la campagne qui leur permettait de travailler sans arrière-pensées dans une ambiance où l'intensité de leur implication n'était en aucun cas freinée, rencontres qui, toujours, faisaient salle comble (quarante personnes) et qui se terminaient, le soir, par des fêtes animées et joyeuses.

Peraldi, de son côté, avait institué un séminaire qui allait accueillir, parmi d'autres, les refusés, les exclus de notre Institut (cet Institut existe encore chez nous et comprend quelques psychanalystes seniors responsables de la sélection et de la supervision des futurs membres de la *S.P.M.*), ou simplement ceux qui n'avaient nulle envie d'y mettre les pieds. Malgré les souffrances, les frayages continuaient.

Je dois aussi souligner que des gens affairés de la *S.P.M.* avaient été mandatés entre temps (pendant les années de vaches maigres) pour la reconstitution des fameux «seminars» comme partie importante de la formation, au détriment des vrais séminaires. Dufresne et moi avons été les seuls, lors d'une réunion récente, à défendre ces derniers. Ce n'est qu'en assemblée générale de la *S.P.M.* que lui et moi avons pu renverser la vapeur et leur rendre leur juste place par rapport à l'ensemble du cursus.

INTERPRÉTATION ET LA LITTÉRATURE

Un psychanalyste pas très futé a tenté d'introduire et de répandre, sans beaucoup de succès il faut l'avouer, une critique spécieuse selon laquelle

il y aurait au Québec deux pratiques psychanalytiques; il y aurait la pratique scientifique, la sienne, et la pratique littéraire, celle du groupe *Interprétation*. La pratique scientifique serait basée sur les faits et suivrait une méthodologie précise, rigoureuse et programmée à l'avance jusque dans les détails. La pratique littéraire serait le lot des psychanalystes romantiques qui se laissent porter par leurs sentiments, des rêveurs qui préfèrent la musique à la rude discipline des chiffres et des statistiques.

Je suis heureux de dire que c'est précisément par souci de rigueur et d'honnêteté scientifique devant les faits, que j'ai été amené à la pratique de l'écriture littéraire. Par exemple, j'avais d'abord fait des recherches poussées sur l'inceste père-adolescente. La valeur des écrits «scientifiques» qui en ont résulté n'a été mise en doute par personne. Mais il m'était absolument impossible, par une écriture théorique et académique, de rendre compte des véritables transferts, avec toute la violence que ces jeunes filles devaient subir et même agir, et surtout, je ne parvenais pas, dans ces mêmes textes, à vraiment traduire l'ambiance particulière de ce que je vivais moi-même avec ces jeunes filles que je voyais quatre fois par semaine. Une d'entre elles, par hasard, avait lu le compte rendu de son cas dans un de mes ouvrages «scientifiques» et elle s'était sentie outragée, blessée; elle n'était plus qu'un numéro parmi d'autres.

Mais quelle ne fut pas ma surprise d'apprendre qu'elle s'était complètement reconnue dans une histoire littéraire, où son cas avait été complètement transposé! Alors que dans la première situation, elle avait été humiliée, même si les faits étaient rigoureusement exacts, dans la seconde, elle s'était reconnue et avait eu chaud au cœur, bien que les faits eussent été transformés en une toute nouvelle histoire.

La question que l'on peut poser au lecteur est celle-ci: où peut-il en apprendre le plus concernant le mystérieux secret de ces jeunes filles? Dans mes textes scientifiques (Bigras, J., 1966 et 1967) ou dans le roman *Kati, of course* (Bigras, J., 1980), que j'ai écrit à leur sujet? De la même manière, où peut-il découvrir l'étrange langage de ces enfants très malades que j'ai suivis en psychanalyse? Dans mon livre scientifique *Les images de la mère* (Bigras, J., 1971), ou dans mon roman *l'Enfant dans le grenier* (Bigras, J., 1977).

Personnellement, je ne peux répondre à cette question. J'ai besoin de ces deux formes d'écritures pour rendre compte le plus fidèlement possible de la singularité de ma pratique. Voilà pourquoi j'alterne de l'une à l'autre. Mais dans l'une comme dans l'autre, le souci de rigueur et d'honnêteté devant les faits est le même, comme le souligne Jean Freustié dans sa critique de *l'Enfant dans le grenier* parue dans le *Nouvel Observateur*, le 23 mai 1977, à Paris : «une auto-analyse d'écrivain, remarquable exemple d'honnêteté et de rigueur.»

Pour le psychanalyste, il existe une autre façon d'être avec le patient que d'y introduire son moi fort — celui de l'analyste forcément — lourd comme du plomb, objectif, quantifiable, de préférence en monnaie américaine, un moi *made in U.S.A.* Cette autre façon, je l'emprunte à Jacques Ferron (1973), médecin et écrivain, qui a appris par lui-même — et à quel prix! — à écouter les malades dans les asiles psychiatriques. Je le cite : «Ne pas avoir le moi étanche et couler dans l'ambiance, c'est une façon d'y aller voir» (p. 185). Je dirais personnellement que c'est peut-être la façon la plus respectueuse d'entendre les patients. Pour ma part, je préférerais même les écouter avec un «moi-en-porte-de-cave» (Ferron, *ibid.*, p. 196) ou encore un moi-en-porte-de-grenier plutôt qu'avec un moi en acier inoxydable comme le recommande la «ego psychology» à la Hartmann, Kris et Lœwenstein.

Personne ne s'étonnera donc plus que j'aie accordé une si grande place aux écrivains dans la revue. Que ceux qui y ont collaboré soient ici remerciés, Anne-Marie Arrial-Duhau, Madeleine Ouellette-Michalska, France Théorêt, Claire Lejeune, Jeanne Cordelier, Madeleine Gagnon, André Brochu, Henry Bauchau, Réjeanne Charpentier, Jacques Brault, Michèle Lalonde, Hubert Aquin, Jacques Godbout, Gérald Godin, Françoise Loranger, sans compter ceux qui ont publié des livres dans la collection *Lectures* aux Presses de l'Université de Montréal, Jacques Brault, Thomas Pavel, François Hébert, G.-André Vachon. Je suis heureux de souligner l'aide particulièrement compétente apportée par André Brochu à la direction de la collection *Lectures*.

LA MORT D'INTERPRÉTATION

Malgré les énormes problèmes de diffusion en Europe, les quatre derniers numéros d'*Interpréta-*

tion (de 1978 à 1980), dont les thèmes et les idées avaient été suggérés en bonne partie par Peraldi, furent agréables à construire. Les sujets étaient passionnants, *Du côté du psychanalyste, La folie, La petite fille*. Mais j'avais de trop lourdes charges pour ce qui est de la parution de cette revue. Je devais tout y faire, y compris la composition typographique et les difficiles négociations avec l'imprimeur. J'exagère puisque Peraldi, par exemple, si je lui avais donné la place qu'il voulait, c'est-à-dire toute la place, m'aurait sûrement aidé davantage. Il quitta la revue après le numéro sur *La folie*, auquel il avait énormément travaillé, notamment à la traduction des trois auteurs américains, Fromm-Reichman, Kohut et Kernberg. Pour ma part, j'écrivais de plus en plus; c'est d'ailleurs dans ces derniers numéros que j'ai publié deux textes, «La vénération» et «Le Délire» qui allaient devenir des chapitres importants de mon livre *Le psychanalyste nu*. Il me fallait faire un choix entre deux passions, celle de l'animation que je poursuivais depuis près de vingt ans, et celle de l'écriture. J'ai opté pour la seconde.

Restait la question de la succession. J'ai d'abord pensé donner la revue à ce groupe de psychanalystes qui avaient été à l'origine des grands séminaires de type français. Mais il n'était pas question pour moi que la revue appartienne à la *S.P.M.* Elle devait demeurer une revue indépendante. Ensuite, j'ai dû négocier avec l'exécutif de la *S.P.M.*, dûment mandaté en assemblée générale. Il n'y avait pas de compromis possible. L'exécutif exigeait ni plus ni moins que la prise de possession entière de la revue par la *S.P.M.* ainsi que son contrôle effectif au niveau éditorial. Ce n'était donc pas possible.

J'ai alors demandé à Josette Garon-Léonard, qui était membre de la revue et vice-présidente de la *Société d'Éditions Interprétation*, de réunir un groupe de personnes qui prendrait la relève, étant entendu que j'avais décidé de me retirer complètement d'*Interprétation*. Ce groupe fut formé et comportait sept membres. Ce sont eux qui devaient continuer la revue. Je la leur offrais à cette fin. Ils n'en ont pas voulu. Élisabeth Bigras (1982), qui, à l'époque, faisait partie du groupe réuni par Josette Garon-Léonard, fait l'analyse, dans son article, de ce qui s'est alors passé.

RÉFÉRENCES

- BARANDE, I. et R., 1975, *Histoire de la psychanalyse en France*, Privat éditeur, France, 180 p.
- BETTELHEIM, B., 1973, Psychanalyse et éducation, collection *Interprétation*, Hachette, Paris.
- BIGRAS, É., 1982, D'une revue à l'autre ou l'impossible dette, *Santé mentale au Québec*, vol. VII, n° 1, Montréal.
- BIGRAS, J. et coll., 1966, En deçà et au-delà de l'inceste chez l'adolescente, *Canadian Psychiatric Association Journal*, Canada.
- BIGRAS, J., 1967, Le sens moral et le masochisme dans l'inceste père-fille, *Interprétation*, vol. 1, n° 1, Montréal.
- BIGRAS, J., 1969, Le fruit d'une séparation, *Études Freudiennes*, n° 1-2, Denoël, Paris. (Cet article a également constitué un chapitre de mon livre *Les images de la mère*, Hachette, Paris, 1971.)
- BIGRAS, J., 1970, Le monstre maternel, un monstre muet, *Interprétation*, vol. 4, n° 4, Montréal. (Ce texte fut reproduit dans mon livre *Les images de la mère*.)
- BIGRAS, J., 1971, *Les images de la mère*, La Société d'édition Interprétation, Montréal et Hachette, Paris, 190 p.
- BIGRAS, J., 1977, *L'Enfant dans le grenier*, Hachette, Paris, 218 p.
- BIGRAS, J., PERALDI, F., 1977, Psychanalyse France-Amérique, *Brèches*, n° 7, Montréal.
- BIGRAS, J., 1978, La Vénération, *Interprétation*, n° 21, Montréal. (Ce texte fut inclus dans mon livre *Le psychanalyste nu*, Laffont, Paris, 1979.)
- BIGRAS, J., 1978, La souffrance, *Études Freudiennes*, n° 13-14, Paris. (Cet article fut reproduit dans mon livre *Le psychanalyste nu*.)
- BIGRAS, J., 1980, *Kati, of course*, L.R.P., Montréal, et Mazarine, Paris, 200 p.
- BOSSE, J., 1970, Psychanalyse, psychiatrie et institution psychiatrique, *Interprétation*, vol. 4, n° 1-2, 1970, Montréal.
- BRAULT, J., 1975, *L'en dessous, l'admirable*, collection Lectures, Presses de l'Université de Montréal, Montréal.
- DUFRESNE, R., 1979, La dame à l'imperméable et au petit bouton, *Topique*, n° 24, Epi, France.
- EY, H., 1967, L'impossibilité radicale d'une psychogénèse des expériences délirantes et hallucinatoires primaires, *Interprétation*, vol. 1, n° 3, Montréal.
- FERRON, J., 1973, *Du fond de mon arrière-cuisine*, Éditions du jour, Montréal, 292 p.
- FERRON, J., 1978, *L'Amélanchier*, V.L.B. Éditeur, Montréal, 150 p.
- FERRON, J., 1981, Extraits de *Le Pas de Gamelin* (à paraître) in *L'information médicale et paramédicale*.
- JASMIN, B., 1968, Réflexions sur la mythologie de Rousseau et la conception actuelle de l'éducation, *Interprétation*, vol. 2, n° 1, Montréal.
- JUNG, C.G., 1979, Les Sept Sermons aux Morts, *Interprétation*, n° 23, Montréal.
- LACAN, J., 1977, L'impromptu de Vincennes, *Magazine littéraire*, n° 131, Paris.
- LARIVIÈRE, M., 1981, L'analyse au Canada ou «... un aboiement de chien dans l'Église», *Ornicar?*, n° 24, France.
- LEBOVICI, S., 1969, L'engagement dans la psychanalyse, *Interprétation*, vol. 3, n° 3, Montréal.
- MAJOR, R., 1967, À la mémoire de Pierre-Guy Blanchet, *Interprétation*, vol. 1, n° 1, Montréal.
- MATHIEU, P., 1968, La pédagogie, discipline de l'interprétation, *Interprétation*, vol. 2, n° 1, Montréal.
- MONTGRAIN, N., 1981, Contours de petites filles, *Interprétation*, n° 24, Montréal.
- PERALDI, F., 1981, La psychanalyse se meurt, la psychanalyse est morte, vive la G.R.C. psychiatrique!, *Santé mentale au Québec*, vol. VI, n° 2, novembre, Montréal.
- POHIER, J., 1969, La primauté du Père comme attribut du Fils dans la foi chrétienne, *Interprétation*, vol. 3, n° 1-2, Montréal.
- POHIER, J., 1977, *Quand je dis Dieu*, Le Seuil, Paris, 250 p.
- ROUSTANG, F., 1980, ... *Elle ne le lâche plus*, Les éditions de Minuit, Paris, 220 p.
- SCHNEIDER, M., 1979, L'ordre symbolique, la dévoration et l'infanticide, *Études Freudiennes*, n° 15-16, Paris.
- STEIN, C., 1968, A qui revient la paternité de l'œuvre élaborée dans la situation analytique, au patient ou au psychanalyste?, *Interprétation*, vol. 3, n° 1-2, Montréal.
- STEIN, C., 1969, La double rencontre, *Études Freudiennes*, n° 1-2, Denoël, Paris.
- STEIN, C., 1978, Le bébé de la nuit, in *Aussi, je vous aime bien*, Denoël, Paris, 142 p.
- STEIN, C., 1979, Les Érinées d'une mère, *Séminaire confrontation*, texte ronéotypé non publié, Paris.
- STEIN, C., 1978, Oedipe superman, une lecture de Freud, *Interprétation*, n° 21, Montréal.
- STEIN, C., 1979, Oedipe superman, *Études Freudiennes*, n° 15-16, Paris.
- STERLIN, C., 1970, Inconscient, mauvaise conscience et fausse conscience; à propos du texte de Labbé et de Mathieu, *Interprétation*, vol. 4, n° 1-2, Montréal.

SUMMARY

This article reconstitutes especially the history of the group which directed the review *Interpretation*, since it also animated several other activities, seminars, colloquia, Saturday meetings, book publications, etc. The group's interest was oriented more towards the human than the health sciences, although the latter were covered as well. But it was psychoanalysis which occupied the center of the history of *Interpretation*, a lively history, rich in colour, strewn with ambushes, with violent events; a humble history as well, on the scale of its modest means, but one which perhaps will have contributed to the international psychoanalytic movement.